

Tant de balles perdues

Destins de poilus du Sud-Ouest



Tant de balles perdues

Destins de Poilus du Sud-Ouest

PAR LA REDACTION DU JOURNAL SUD OUEST

Table des matières

Tant de balles perdues pour les sportifs

Joséphine, veuve de guerre

Le destin tragique du fils du docteur Camino

Une gueule d'ange et des lettres d'amour

Vincent Moulia, évadé pour l'exemple

Le lieutenant de l'hôtel de Londres

La symphonie d'un poilu

"Je leur dois d'être encore vivant"

Le départ de la cavalerie

Le père Laurent, ce héros

Un poilu cheminot à carnet ouvert

Les lettres du soldat Diduan



**Tant de balles perdues
pour les sportifs**

Le coureur de fond Jean Bouin, les cyclistes Lucien Petit-Breton et Octave Lapize, ou bien encore le joueur de rugby Aimé Giral. Tous morts au combat parmi 420 autres champions (1).

S'il ne s'agit que d'une goutte de sang dans la mer d'hémoglobine qui submergea 1,3 million d'autres soldats français, le sport de haut niveau aura payé un lourd tribut à la guerre. Et si les balles, bien sûr, frappèrent aveuglément les footballeurs comme les vedettes du Tour de France, le rugby restera en première ligne des victimes. "120 joueurs, dont 23 internationaux", compte aujourd'hui Pierre Camou, le président de la FFR.

"Le match des borgnes"

Déjà réputés pour leur esprit de solidarité autant que pour leurs valeurs athlétiques, nombre d'entre eux seront alors poussés vers le front. Souvent issus du monde rural et versés dans l'infanterie, beaucoup comme sous-officiers ou promus officiers subalternes au front, catégories qui subirent en pourcentage le taux de pertes le plus élevé.

De tous les rugbymen engagés sous les drapeaux, la moitié n'en reviendront pas. Parmi eux, trois joueurs de l'Aviron Bayonnais champions de France en 1913, huit autres de Perpignan tombés au Chemin des Dames et 81 sans-grade du Stade Toulousain. "La disparition d'une génération entière", raconte Camou.

Le 1er janvier 1920, au coup d'envoi de la première rencontre d'après-guerre, neuf des quinze Tricolores alignés lors de la précédente affiche manquent à l'appel. Bien malgré eux, leurs rares coéquipiers rescapés donneront à cet événement le surnom de "match des borgnes".

"Au-delà des Français, 127 internationaux sont morts pendant le conflit", souligne Pierre Camou. "Rapporté à la population de pays comme l'Australie, l'Écosse ou la Nouvelle-Zélande, ce chiffre est terrible. Dans le Nord, la majorité des tunnels ont été creusés par les Néo-Zélandais, une nation qui y a laissé 18 000 hommes. Voilà aussi pourquoi nous raviverons bientôt en leur honneur la flamme du Soldat inconnu."

Si les stades de Perpignan et de Dax portent respectivement les noms du fantassin Aimé Giral et de l'aviateur Maurice Boyau, aucun monument aux morts du sport français n'a pourtant été érigé. "C'est dommage, les écrivains en ont bien un", regrette Pierre Camou.

(1) Selon l'historien Michel Merkel, dans son ouvrage " 14-18. Le sport sort des tranchées " : 89 footballeurs de haut niveau, 77 cyclistes, 52 dans l'athlétisme, 27 boxeurs et 23 escrimeurs.

Publié le 10/11/2014 par Sylvain Cottin.

**Joséphine,
veuve de guerre**

Pays Basque

Louis-François Humbert a 30 ans, et deux garçons en bas âge lorsqu'il part à la guerre, le 23 février 1915.

Il envoie des cartes postales à sa femme, Joséphine, et à ses deux fils pour leur anniversaire, mais le douanier hendayais ne peut pas assurer son devoir paternel comme il l'aurait voulu. Lors de ses rares permissions, il rentre chez lui, maison Mindeguia, à Hendaye, où l'attend Joséphine. À chaque fois, les retrouvailles sont chaleureuses. Et la nature fonctionne à merveille. Pendant la guerre, Joséphine accouchera de deux garçons, en avril 1916, et en été 1918.

Louis-François est en campagne depuis mars 1915. En septembre, il est envoyé en première ligne en Champagne. Malgré une blessure sur le champ de bataille, il poursuit les combats sur les bords de la Marne, au printemps 1916, avant d'être envoyé dans l'enfer de Verdun et sur le Chemin des Dames. Les pertes sont considérables. Son régiment compte plus de 700 soldats tués. Survivant, Louis-François Humbert est nommé sergent, cité à l'ordre du Corps d'Armée après l'attaque. "Sous-officier d'une bravoure et d'un sang-froid exemplaire. A magnifiquement commandé ses hommes les 5 et 6 mai 1917. Blessé en rejetant vigoureusement une violente contre-attaque sur le plateau du Vauclerc".

Cow-boy argentin

Touché au dos, au bras, à la main et à la jambe, il est déclaré inapte au port du sac, mais la Commission médicale le juge encore capable de combattre. Il obtient une permission, rentre à Hendaye, et retrouve sa petite famille. Mais, sur la frontière franco-espagnole, il semblerait qu'une altercation avec les gendarmes se soit soldée par une mesure disciplinaire pour le sergent Humbert. Il est alors muté au 504^e régiment de chars de combat dans les nouveaux chars légers Renault.

Pays Basque

Sa mission : précéder l'infanterie dans les tranchées ennemies pour détruire les nids de mitrailleuses. Mais son point faible, le blindage, rend les missions de Louis-François particulièrement périlleuses. En septembre 1918, le douanier hen-dayais est gravement blessé dans l'explosion de son engin. Il meurt dans l'Oise, trois mois après la naissance de son dernier fils, Henri.

Joséphine se retrouve seule avec trois enfants à charge et un bébé sur les bras. Son père, Thomas Ubiria, quitte aussitôt l'Argentine, où il avait voulu refaire sa vie après le décès de sa femme, pour revenir seconder sa fille. La famille s'installe dans la ferme Padara, au pied du Nid marin. Joséphine travaille de nuit au sanatorium. La journée, les quatre garçons sont confiés à la garde du vieux gaucho aux réactions imprévisibles. De mémoire de famille, le grand-père Ubiria, pistolet à la ceinture, jouait son rôle d'éducateur avec l'art et les manières du cow-boy argentin.

Mais Joséphine est quand même présente, malgré ses veilles au sanatorium, pour surveiller ses enfants plutôt turbulents. Ce qui ne les empêchera pas de frôler souvent la correctionnelle quelques années plus tard. Adultes, les frères Humbert reconnaîtront que, " sans la poigne de leur mère, ils auraient pu avoir un destin différent ", rapporte Tito Humbert, petit-fils de Louis-François. Grâce à son fort tempérament et l'aide de Thomas Ubiria, Joséphine veuve de guerre, a pu élever ses enfants dignement.

Pupilles de la Nation

Orphelins d'un père mort pour la Patrie, les quatre garçons Humbert étaient devenus pupilles de la Nation en 1920. À ce titre, ils ont reçu aides et avantages. Autre compensation, Joséphine avait un droit sur les recettes d'un bureau de tabac

Pays Basque

dans les Landes. Jusqu'à la fin de sa vie, la veuve de guerre cultivera un profond respect et une grande reconnaissance envers l'État français, bien que son mari lui ait été enlevé par la guerre. Elle ira même jusqu'à interdire la transmission de la langue basque de ses enfants à ses petits-enfants.

"Eugène, Alphonse, Jean et Henri, trop jeunes en 1918, n'ont pas pu nous évoquer le souvenir de leur père, raconte Tito Humbert. Ma grand-mère, à notre demande, nous en parlait brièvement. On sentait, encore, quelques blessures, n'hésitant pas à affirmer qu'un soldat devait mourir pour la Patrie."

Pour elle, les véritables héros mouraient au champ d'honneur, même les pères de famille.

Publié le 20/08/2014 par Olivier Darrioumerle

**Le destin tragique
du fils du docteur Camino**

Pays Basque

Romaldo était le quatrième enfant du maire d'Hendaye, le docteur Camino. De retour de la Première Guerre mondiale, le bon fils sombra lentement dans la folie jusqu'à étrangler son père dans la nuit du 20 au 21 janvier 1932. Destin tragique d'un enfant intelligent, étudiant en médecine, qui participa en tant qu'officier de santé à un naufrage militaire et sanitaire aux Dardanelles.

Pendant que le docteur Camino, maire d'Hendaye pendant la guerre, transforme la ville en un gigantesque hôpital militaire pour accueillir les blessés, Romaldo intègre un régiment d'infanterie coloniale. Direction, les Dardanelles pour combattre l'empire ottoman. L'apprenti médecin reviendra atteint de séquelles mentales, que l'on découvre à peine après les guerres modernes. Le fils de bonne famille, sportif et amateur de voitures rapides, n'était plus le même à son retour de l'horreur.

"Ceux de Salonique" ont souffert. Le climat atroce, la faim, la soif, les maladies, notamment le paludisme tuent davantage que les canons.

On compte dans une division 86 soldats morts pour la France, dont 78 à l'infirmerie. Les suicides ne se comptent plus, transformés par la censure en paludisme. La campagne des Dardanelles, suivie du débarquement à Salonique, fut un des épisodes de la Grande Guerre si dramatiquement inutile qu'ils furent effacés de la mémoire collective. Tout le monde se rappelle des héros de Verdun, rares sont ceux qui se souviennent des victimes des Dardanelles. De retour en France, Romaldo passe sa thèse de médecine à Paris.

Mais son esprit se trouble lentement en schizophrénie de type paranoïaque.

Pays Basque

Coupé du monde, il s'enferme et explose, sans motif, dans des colères noires. On rapporte qu'un jour, "Romaldo bloqua le tramway d'Hendaye avec sa voiture car il pensait que le conducteur s'était moqué de lui. Il descendit de la voiture et l'assomma à coups de manivelle". Une fois encore, l'affaire fut arrangée par le docteur Camino qui se voulait rassurant sur l'état de santé de son fils. Mais ce vieux monsieur de 80 ans, de retour chez lui, s'enfermait à double tour dans sa chambre.

La villa Mauresque du docteur Camino était hantée par les hurlements de Romaldo, rattrapé et harcelé par ses souvenirs des Dardanelles. Sa mère, Estanislada, était la seule à comprendre les crises de violence de son fils, veillant sur lui, lors de ses cauchemars nocturnes, calmant ses délires, l'appelant encore son "eguski" (soleil en basque).

Le descendant et héritier de la belle maison au bord de la Bidassoa, Axel Brücker, décrit dans un livre récent (1), "La chambre de Romaldo", appelée aussi "chambre jaune" qui était reliée par une "petite porte, presque invisible", par laquelle Estanislada se faufilait pour calmer son fils.

Une photo retrouvée

Estanislada s'occupa de Romaldo jusqu'au soir du drame, nuit de la Saint-Sébastien. Le docteur Camino avait oublié de fermer sa chambre à clé. Romaldo déboula, accusant le vieil homme de vouloir l'assassiner. Il l'étrangla jusqu'à l'asphyxie, avant d'appeler lui-même les gendarmes, avouant qu'il avait tué son père.

Romaldo, déclaré irresponsable devait être interné dans un hôpital psychiatrique. Il fut envoyé au Bouscat, près de Bordeaux, dans un établissement luxueux pour quelques malades mentaux de familles fortunées, où il vécut jusqu'à la fin de

Pays Basque

sa vie dans la bibliothèque et un magnifique parc, aidant même parfois les médecins. La villa mauresque, décor tragique, fut abandonnée par la femme du docteur Camino, Estanislada, qui avait perdu d'un coup son mari et son "eguski".

Son arrière-petit-fils, Axel Brücker, qui passait son enfance dans cette maison, que les sorcières hendayaises disaient hantée par le drame, retrouva un jour une photo froissée de Romaldo avec son frère et ses sœurs, qu'il publie dans son livre. La photo avait été déchirée, puis recollée avec du tissu.

"Je me demandais qui l'avait déchirée sans la jeter? S'interroge Axel Brücker. Et qui l'avait recollée, comme les pièces tragiques d'un puzzle."

(1) Une maison mauresque au Pays basque d'Axel Brücker, aux éditions Atlantica.

Publié le 07/08/2014 par Olivier Darrioumerle.

**Une gueule d'ange
et des lettres d'amour**

Ça a débuté comme ça. Comme un voyage au bout de la nuit.

Lors d'une exposition à la médiathèque d'Hendaye, il y a une quinzaine d'années, un petit-fils de poilu tombe sur une lettre qui évoquait la blessure de son grand-père. Elle était signée par un certain "Piarrech", engagé volontaire à l'âge de 19 ans, mort un an et demi plus tard dans la Somme. Ses lettres, d'une sincérité troublante, sont exclusivement adressées à sa mère. Des preuves historiques qui protègent de l'oubli.

Pour exhumer son histoire, il ne restait plus à connaître que l'identité exacte de ce jeune homme, Pierre, de son nom de baptême. Les recherches ont commencé au monument aux morts d'Hendaye, Pierre après Pierre, pour découvrir que Piarrech n'était autre que Pierre Molères, né le 1er mars 1896 dans la maison Martienia, à Hendaye.

Un amour sans borne

L'histoire du soldat Piarrech débute au camp de Souges en mars 1915, près de Bordeaux. Il fait ses classes durant trois mois avant de rejoindre le 418^e régiment d'infanterie. L'amour sans borne pour la nation galvanise l'esprit du jeune homme au point qu'il sexualise le fusil et l'envie de combattre. "Figure-toi, Nere ama beti maïtatua, écrit-il de retour de permission, que j'ai retrouvé ma chère petite Gachucha Lebel couché (sic) fidèlement sur ma paille qui m'attendait impatiemment pour recommencer les amoureuses gymnastiques des anciens temps."

Quelques lignes plus loin, il évoque lors de son départ en train "l'apparition" de sa fiancée "Bichinta". Il la décrit dans un style lyrique avec une couronne de

Pays Basque

communiant, gants blancs et un cierge à la main, avant de saluer sa mère en espagnol : "Tu hijo que te quiere hasta la muerte."

En août, avant la bataille de Champagne, le jeune soldat Molères se retrouve au milieu du 20^e corps d'armée, passé en revue par des généraux français, le roi des Belges, Albert 1^{er}, et le général en chef Joffre lui-même. "C'est tout à fait le même que dans la photo que tu as, le décrit-il à sa mère. [...] Et quand il est passé devant moi, il souriait tout en nous regardant (...) Il paraît que Joffre ne veut pas que nous passions l'hiver à nous battre. [...] Rien qu'à voir (sa) figure, on est sûr d'être victorieux. Ah oui, il a la figure franche. Je le sais, je l'ai vu!", s'exclame-t-il.

La bataille de Champagne débute en septembre. Piarrech est en première ligne. En octobre, le style d'écriture change radicalement. Il témoigne, dans des lettres à sa mère, de combats terribles, lui demandant de prier Dieu. C'est dans cette lettre qu'il évoque le nom de Mattin Sebedio, "qui a fait une charge à la baïonnette", ainsi que Duboscq et Humbert, blessés sur le champ de bataille. "La guerre sera longue et dure ! Puisqu'il le faut, marchons, on marchera ! [...] Nous aurons bien froid cet hiver, nous souffrirons beaucoup, nous le savons ; et la seule récompense que nous aurons sera celle du devoir vaillamment accompli et c'est la plus belle", lance-t-il, plus dévoué encore à la Patrie, après l'arrêt momentané de l'offensive en Champagne.

Durant cette trêve, il cherche Mattin Sebedio avec son ami Garbissou, "par là, dans les cadavres qui jonchent encore ces terrifiants champs de bataille que le soleil n'ose seulement pas éclairer. [...] Mais comment le retrouverons-nous et dans quel état? Prisonnier, il ne l'est pas ! Les Boches n'en ont pas fait!" Piarrech Molères ne cessera de témoigner du froid, de la soif et de la boue, concluant une lettre par ces

Pays Basque

quelques mots prémonitoires : "Votre petit enfant, toujours courageux, qui vous aime, vous embrasse mille fois et qui fera vaillamment son devoir jusqu'au bout."

Survivant aux offensives en Champagne, blessé à Verdun début mars, Piarrech meurt dans la Somme en novembre, sans avoir jamais retrouvé son ami Mattin.

Publié le 26/08/2014 par Olivier Darrioumerle.

**Vincent Moulia,
évadé pour l'exemple**

LANDES

12 juin 1917. L'aube pointe sur la ferme Duchainait, à Maizy, dans l'Aisne. Un poteau est dressé au milieu de la cour.

Enfermés dans un silo à betteraves, les soldats Didier, Canel, Lasplacettes et Moulia, du 18^e régiment d'infanterie de Pau, attendent leur dernière heure. Leur crime : avoir exprimé leur ras-le-bol après l'enfer de Craonne.

La justice militaire, confrontée à une vague de mutineries, s'abat aveuglément sur Moulia qui venait pourtant d'obtenir sa croix de guerre. Blessé à Charleroi en 1914, puis à Verdun en 1916, mentionné à plusieurs reprises pour ses faits d'armes, le caporal ne peut se résoudre à servir d'exemple. Alors que la nuit touche à sa fin, il détourne l'attention de son geôlier et s'extirpe du silo par une trappe, s'élance au milieu des cris, franchit la clôture sous le sifflement des balles et s'évanouit dans le jour naissant.

"Il devient aussitôt un mythe car personne ne sait où il se trouve", indique Bruno Decriem, professeur d'histoire à Aire-sur-l'Adour, qui a exhumé le dossier militaire de Moulia. "L'armée fait d'abord croire qu'elle l'a rattrapé et abattu sur place. En 1934, un article du "Crapouillot" le mentionne en vie. Puis, dans les années 1950, des historiens le signalent en Espagne et même en Amérique du Sud."

Le Robinson de Nassiet

Il faut attendre un demi-siècle avant qu'André Curculosse, journaliste et homme politique landais, retrouve la trace du condamné à mort. Tout simplement chez lui, à Nassiet. "J'avais eu vent de son histoire sans avoir pu la creuser. Or, le 11 novembre 1968, le général de Gaulle a déposé une gerbe sur les tombes de tous

LANDES

les maréchaux de la Grande Guerre, dont Pétain, l'instigateur de la répression des mutins. Mon sang n'a fait qu'un tour et j'ai foncé à Nassiet."

L'aventure que lui conte alors Vincent Moulia dépasse tous les récits d'historiens : pieds nus, avec en poche les 7 francs qu'on laisse aux condamnés, il erra d'abord dans le vacarme des combats, récupérant ici un uniforme, là des chaussures et un fusil. Avalant les kilomètres la nuit, il gagna Paris, sauta dans un train en partance pour Hendaye, descendit à contre-voie à Buglose et traversa la Chalosse jusqu'au domicile de sa mère, à Nassiet. Or, là aussi, les gendarmes étaient passés et avaient promis de revenir. Après s'être tapi tout l'été 1917 dans le four à pain de la maison familiale, Vincent se réfugia dans un bois impénétrable, en contrebas du village. Il creusa un accès à travers les ronces, dégagea une clairière et aménagea un véritable fortin : une cabane, un lit, un poêle, un potager et une clôture, derrière laquelle il guettait les rôdeurs, son fusil à la main.

Au printemps 1918, la rumeur avait enflé à Nassiet jusqu'à parvenir aux oreilles des gendarmes d'Amou. Vincent dut fuir de nouveau, cette fois vers l'Espagne et cette adresse griffonnée à la hâte par l'abbé Verdier, curé de Nassiet et confesseur de Berthe, sa fiancée... Quelques mois plus tard, celui-ci maria le couple à Saint-Sébastien. Vincent devint menuisier et Berthe mit au monde leurs deux premiers enfants.

Le combat de la réhabilitation

Mais l'Histoire n'en avait pas fini avec lui. En 1936, la guerre civile espagnole le contraignit à un nouvel exil. Enfin amnistié, il revint à Nassiet où naquit son troisième enfant, Maïté : "Petite, les gens du village disaient que j'étais la fille du

déserteur. Mais mon père ne m'en avait jamais parlé et je n'ai découvert qu'adulte sa véritable histoire."

André Curculosse engage le combat de sa réhabilitation et alerte Pierre Durand, journaliste à "L'Humanité". En 1978, celui-ci publie "Vincent Moulia, les pelotons du général Pétain". Le mythe devient symbole. Et bien plus encore lorsque Alain Decaux s'en empare : "Je vois encore mon père l'attendre sous la tonnelle, raconte Maïté. Quand M. Decaux est entré dans la cour, ils se sont tombés dans les bras. Je crois bien qu'ils pleuraient tous les deux."

Du "déserteur" au héros

Le 30 juin 1979, l'historien dévoile à la France entière le destin de Vincent Moulia dans sa fameuse émission "Alain Decaux raconte". Le 13 juillet suivant, le poilu de Nassiet fait la une de "France-Soir" sous le titre : "Rendez sa croix de guerre à ce héros!" Michel Rocard, alors député, interpelle le ministre des Anciens Combattants. Les lettres et témoignages affluent. Mais la Grande Muette ne cille pas. Réhabilité aux yeux de l'opinion, Vincent Moulia ne le sera jamais par l'armée. Qu'importe. Alain Decaux achète lui-même une croix de guerre et l'envoie à Nassiet. À défaut de ministre, c'est M. Artaud, le poilu le plus décoré de France alors en cure à Dax, qui l'agrafe au veston de Vincent Moulia, le 11 novembre 1979, devant tout le village réuni autour de son héros. Cinq ans plus tard, en 1984, Vincent Moulia s'est éteint parmi les siens, à l'âge de 96 ans. Le jour de la Saint-Innocent.

**Le lieutenant
de l'hôtel de Londres**

CHARENTE

Nous sommes le 3 octobre 1914. Voilà déjà deux mois que la France est en guerre, un mois que le gouvernement a quitté Paris et s'est replié à Bordeaux.

La bataille de la Marne fut héroïque : Joffre a réussi à repousser les Allemands jusqu'à l'Aisne. Désormais, chaque armée essaie d'envelopper l'autre par le nord : c'est la "course à la mer".

La petite ville de Cognac, en Charente, est loin du front. Mais déjà, elle pleure ses fils. Ils se prénommaient Anselme, René ou Fernand et pensaient que la guerre serait courte. Ils n'imaginaient certes pas vendanger le raisin de l'année, mais étaient persuadés qu'ils le distilleraient en famille, après la Noël. Ils furent 54 à tomber dès le mois d'août, la plupart fauchés lors de la bataille de Moislains, dans la Somme. Soixante-cinq autres sont morts lors de contre-offensives de septembre.

Cognac est loin du front et les autorités y ont installé des hôpitaux temporaires, notamment au collège Élisée-Mousnier, à l'école de Cagouillet et chez le négociant Martell, 8, rue de Pons. La cité des eaux-de-vie est le lieu de repos et de convalescence des soldats du 33^e régiment d'infanterie que dirige le colonel Pétain.

L'un d'entre eux va connaître un destin extraordinaire. Mais ce 3 octobre 1914, ce lieutenant de 24 ans, qui sera fait prisonnier à Douaumont en 1916, n'est pas encore entré dans l'Histoire. Il n'est qu'un officier parmi d'autres, un Saint-Cyrien de bonne famille, brillant et cultivé, qui profite d'une pause d'une petite semaine à "l'arrière" pour prendre la plume.

Il écrit : "Ma bien chère maman. Je suis arrivé ici hier matin, vers 7 heures, le voyage étant donc d'une durée très raisonnable. Cognac est une très gentille ville et contrairement à la plupart des villes du Sud-Ouest, une ville opulente et propre. Un bon nombre de maisons superbes y sont à présent disponibles, celles des Alle-

CHARENTE

mands qui résidaient habituellement ici et y fabriquaient ou y maquillaient nos eaux-de-vie."

Il loge à l'hôtel de Londres

"Le dépôt du régiment y est admirablement installé et accueilli. Il regorge d'hommes en ce moment, car un bon nombre de soldats blessés achèvent de s'y rétablir [...]. En fait de soins médicaux, je pense trouver ici ce qui est nécessaire. Mes occupations vont se borner pour l'instant à faire faire chaque jour une sorte d'exercice de cadre aux élèves sous-officiers et aux deux ou trois officiers de réserve qui sont restés ici. Pour ce qui est de l'installation, je suis descendu à l'Hôtel de Londres où l'on est très bien. Nous prenons nos repas en commun à l'hôtel du Commerce [...]. " "Mille affections à vous, à papa et à Pierre, ma bien chère maman. Écrivez à l'Hôtel de Londres. Votre fils affectionné et respectueux."

Le courrier est signé Charles de Gaulle. On le trouve dans ses mémoires.

Publié le 10/11/2014 par Sylvain Lapique.

La symphonie d'un poilu

"Funérailles", c'est le titre de la suite pour grand orchestre composée entre 1927 et 1930 par Lucien Durosoir, ancien poilu de la Grande Guerre, dédiée à ses camarades tués au front.

L'œuvre écrite à Bélus (40) n'avait jamais été jouée ; Fayçal Karoui en a dirigé l'interprétation les 19, 20, 22 et 23 novembre 2014 à l'auditorium du Palais Beaumont, à la tête de l'Orchestre de Pau et Pays de l'Adour.

L'aventure a pris corps il y a deux ans. Dans l'idée du centenaire de 14-18, Frédéric Morando, directeur artistique de l'OPPB, était en quête d'une "entrée intime" pour évoquer le conflit titanesque. "Je cherchais quelqu'un qui ait entendu le bruit de cette guerre."

BEARN

Le personnage de Lucien Durosoir, né en 1878, s'imposa à lui : l'un des plus grands violonistes de son temps. Mobilisé à l'âge de 36 ans, la Grande Guerre avait mis fin à sa carrière de concertiste, tout en suscitant sa vocation de compositeur.

Dans le bruit de la guerre

"Il me semblait passionnant que ce type-là, musicien virtuose, qui avait donc une oreille exceptionnelle, ait vécu dans le bruit et, parfois, dans les silences de la guerre." Entre-temps, Frédéric Morando avait lu avidement la correspondance du musicien avec sa mère, éditée en 2005 (1) grâce au fils du premier, Luc Durosoir, médecin biologiste aujourd'hui âgé de 76 ans, retiré dans la maison familiale de Bélus, près de Peyrehorade.

C'est dans ce village du sud de la Chalosse que Lucien Durosoir s'était fixé dès 1925. Se coupant à jamais de la vie artistique, mondaine, parisienne. Or, relève Frédéric Morando en se fondant sur sa vaste culture musicale, si l'on rencontre dans l'histoire de la littérature pléthore d'écrivains s'étant retranchés du monde pour se consacrer à leur œuvre, il est exceptionnel qu'un compositeur en ait fait autant. À la fin de la guerre, Lucien Durosoir a donc décidé de mettre fin à sa carrière de violoniste. Il n'a cependant pas abandonné la pratique du violon et il s'est attaché à la composition, sans autre ambition que de soigner les arbres de sa propriété landaise.

"Mon père a eu besoin de se restructurer, dit Luc Derosoir. La guerre a été pour lui un véritable tournant, sur le plan psychique. Quant à sa carrière de violoniste, après 55 mois de guerre, ayant manié la pelle et la pioche, il savait qu'il ne retrouverait pas son niveau". En même temps, poursuit son fils, il voyait l'Europe

BEARN

détruite, ruinée. "Une phrase revient dans ses lettres, où il dit qu'il aurait de la peine à se présenter un violon à la main devant des populations brisées."

Sur le front, sa rencontre avec le prix de Rome André Caplet, compositeur et chef d'orchestre, fut déterminante pour la suite. "Il a eu une envie de création. C'est dès ce moment-là qu'il a cherché un ermitage. Son œuvre a été majoritairement écrite entre 1919 et 1937-1938", évoque celui qui est né au terme de cette longue séquence créative.

Lucien Durosoir n'a plus composé pendant la Seconde Guerre mondiale. "Comme s'il avait voulu garder le silence", imagine son fils. Silence qu'il lui arrivait de rompre pour dire "qu'il [fallait] faire la part du génie allemand et de la barbarie boche".

Dans les cartons

Soigneusement classés dans des cartons, 40 de ses opus n'ont même pas été édités. Œuvre en quatre mouvements, "Funérailles" était, rapporte son fils, l'une des deux partitions auxquelles Lucien Durosoir attachait une grande importance.

Pour Luc Durosoir aussi, l'isolement qu'a voulu son père, loin des centres de décision, des pôles culturels, demeure un mystère. "Peut-être considérait-il que sa musique était trop décalée, trop moderne par rapport à l'époque à laquelle elle renvoyait ?" En tout cas, avec l'aide de son épouse, musicologue à La Sorbonne, le fils n'a eu de cesse que l'œuvre paternelle, tout spécialement des pièces pour musique de chambre, soit jouée.

Vis-à-vis de l'OPPB et de Fayçal Karoui, Luc Durosoir se dit "infiniment reconnaissant". Frédéric Morando, lui, croise les doigts : "C'est compliqué de créer

BEARN

une œuvre qui n'a jamais été jouée. Généralement, on crée du vivant du créateur..." "Funérailles" a été exécutée en seconde partie d'un concert où le jeune violoniste belge Yossif Ivanov interpréta le Concerto pour violon et orchestre n° 1 de l'Allemand Max Bruch. Ce même concerto que Lucien Durosoir avait créé à Paris, en 1904. Il avait aussi 26 ans...

(1) *Éditions Tallandier.*

Publié le 10/11/2014 par Thomas Longué.

**"Je leur dois
d'être encore vivant"**

CHARENTE

"J'entreprends d'écrire l'histoire de ma campagne. Peu de soldats de la Grande Guerre auront exécuté ou exécuteront une pareille entreprise."

La première phrase de l'avant-propos place le lecteur dans le contexte. Ce livre est le témoignage unique d'un médecin brancardier qui, durant la Première Guerre mondiale a pris des notes sur son quotidien. Frédéric Massonnet est né en Charente, dans la commune d'Anais, en 1880. Trente-quatre ans plus tard, il embarque avec ses collègues médecins au front. Issu d'une famille de la petite bourgeoisie, il part faire ses études de médecine et ouvre son cabinet à Paris. Il répond à l'ordre national et rejoint l'armée en tant que brancardier. Ironie du sort, il est envoyé à l'hôpital d'Angoulême au début de la guerre. De retour dans sa région natale, il commencera à prendre des notes sur son quotidien, qu'il écrira pendant quatre ans. À la fin de la guerre, il décidera de prendre une retraite anticipée et reviendra à Anais, son hameau, pour y finir ses jours. Victime des gaz durant les combats, c'est un homme brisé qui mettra fin à son ouvrage. Cent ans après, son arrière-petite-fille, Christelle Massonnet, éditrice au Croît vif, a transformé ces notes en livre.

Une histoire de famille

En revenant du front, le médecin rédige ses notes sous forme de deux manuscrits, qu'il donne à chacun de ses fils. Christelle Massonnet a donc récupéré celui de son grand-père qu'elle a décidé d'éditer. Mais dans la famille, les avis divergent. Certains ne veulent pas le publier, le médecin ayant dit que son livre "n'était pas fait pour la publicité". "Je trouvais ça dommage de passer à côté de ce témoignage,

CHARENTE

j'ai discuté pendant un an pour convaincre mes tantes", rigole maintenant Christelle Massonnet. Mais il a fallu faire quelques changements, enlever des noms par peur de représailles, par exemple. Et pour l'aider dans son aventure, l'arrière-petite-fille a fait appel à François Pairault, membre de l'académie des Belles-lettres de La Rochelle, et grand spécialiste de la Grande Guerre. Elle lui a présenté le manuscrit pour demander sa collaboration. Lui, emballé par le projet, se chargera de faire les notes de bas de page pour compléter les propos de l'auteur.

Une fois que toute la famille de Christelle Massonnet était partante, elle a mis certains membres à contribution pour relire les notes du docteur. "Il écrivait très bien, ça a été facile. C'est nous qui avons rajouté des fautes en le retapant sur l'ordinateur", confie sa descendante.

Un témoignage unique

Des livres sur la Première Guerre mondiale, il y en a des centaines. Des témoignages de combattants aussi. Mais un médecin brancardier qui raconte son quotidien sans interruption pendant quatre ans, il n'y en a pas tant que ça. Pour l'éditrice, "il parle beaucoup du service de santé de l'époque qui peut être méconnu. Il est très modeste dans son livre, il ne parle jamais de sa petite personne." Contrairement aux lettres que les soldats envoyaient à leur famille, qui ont été éditées sous forme de livre après, ce témoignage est là pour raconter la guerre, de l'intérieur. Connue pour être un homme sévère mais juste, le médecin va alors critiquer ses patrons, ses collègues et la guerre en général. Le sous-titre de l'œuvre, "Faire entrer un éléphant dans un œuf" est une expression qu'utilisait l'auteur pour désigner l'absurdité de la guerre. Tout au long du texte, il dira que cette

CHARENTE

guerre ne sert à rien mais il n'a pas son mot à dire, alors il l'écrit. Frédéric Massonet était médecin et possédait son cabinet à Paris, mais dans l'armée il est simple brancardier, "tringlot" comme il dit. Un simple tringlot qui nous fait vivre sa guerre.

Publié le 13/08/2014 par Julie Chapeau.

Le départ de la cavalerie

Réserviste du village de Pessan (Gers) de 31 ans, Joseph Pomès a fait son service dans la cavalerie (les dragons) et, ce 1er août 1914, il est mobilisable au 18^e régiment d'artillerie de campagne d'Agen.

Le lundi 3, il se présente à la gendarmerie de Gimont qui le renvoie chez lui pour la nuit. Il revient le lendemain car il est versé dans la réquisition des chevaux. Le soir même, les mobilisés de son groupe et les chevaux débutent trois jours de marche qui les conduit jusqu'à Toulouse où ils arrivent le 6 août. Joseph Pomès

LOT-ET-GARONNE

sort en ville le soir et touche son équipement militaire le lendemain. Il rapporte l'événement dans son carnet de guerre avec quelque peu de sel : "Le lendemain, vendredi, on continue à se préparer ; ceux qui étaient arrivés la veille comme moi vont au magasin pour toucher l'équipement de guerre. Mais pour certaines choses, le magasin était épuisé. Il n'y avait plus de chemises. Comme souliers, il n'y a guère à choisir. Malgré les réclamations, personne ne se préoccupe de faire procurer ce qui manque. Il y en a qui partirent sans revolver, d'autres sans manteau. Moi, au dernier moment, il fallut me débrouiller si je voulais en avoir un."

Enthousiasme populaire

Il assiste, dans l'enthousiasme populaire, à l'embarquement du 83^e régiment d'infanterie : "Nous partons tous à la bataille, avec confiance et espoir que ce sera vite fini [...]", écrit-il le jour même aux siens.

Le 8 août, il décrit aussi son embarras et celui des autres devant des tâches nouvelles pour eux : "Le moment du départ est proche. En effet, vers les 11 heures, à nous conducteurs, on nous fait aller aux écuries pour commencer à bricoler les atelages. Comme la grande partie était novice dans le métier, ils se trouvaient embarrassés. Moi j'en étais du nombre. Enfin les camarades qui étaient au courant s'acquittèrent de ce travail."

Enfin, le samedi 9 août, à peine une semaine après avoir reçu l'ordre de mobilisation générale, c'est le départ pour le front. En quatre jours de train, dont dix-sept heures d'attente dans les gares, le 18^e d'artillerie gagne Suippes, à l'est du département de la Marne. C'est l'occasion d'un nouvel épisode quelque peu comique à l'arrivée : "On forme le parc à 300 mètres environ de la gare. On déselle les

LOT-ET-GARONNE

chevaux, les servants placent la corde pour les attacher et chacun se débrouille pour passer le reste de la nuit au mieux. Comme on se trouve fatigués, la plupart se couchent sur des gerbes d'avoine qui sont à proximité. Le lendemain 14, quand nous nous levons, nous voyons la moitié des chevaux détachés, éparpillés à travers champs. Beaucoup ne connaissent pas encore leur attelage (1). Enfin chacun en ramassa une paire et les ramena à sa pièce."

Et à 3 heures, ce vendredi 14 août, c'est le départ des marches vers le Nord et la Belgique.

(1) Même si les premiers arrivés à Toulouse en avaient profité pour choisir soigneusement le leur.

Publié le 01/08/2014.

Le père Laurent, ce héros

Centième anniversaire de la déclaration de la Grande Guerre oblige. Il fallait à Royan illustrer cet événement par un acte symbolique. La mairie a choisi de baptiser un espace du nom d'un Royannais qui s'est illustré au cours de ce conflit : le Père Laurent.

Le nom de dizaines de soldats aurait pu être retenu pour nommer une place ou une rue de Royan mais, finalement, le choix de la mairie s'est arrêté sur un homme

CHARENTE-MARITIME

qui n'a jamais tenu une arme au cours de ce conflit : le père Martin Laurent. Pour autant, cet homme décédé en 1962 et que bien des anciens Royannais ont connu, a eu un comportement héroïque pendant le conflit.

Ce moine franciscain originaire de Saint-Denis-d'Oléron, né en 1882, qui fut capucin à Djibouti et en Espagne, est mobilisé dès 1914. Il est aumônier affecté au groupe de brancardiers au 123^e régiment d'infanterie de Mende. Il y fera toute la campagne et sera blessé aux jambes. Les 28 et 30 avril 1918, le 123^e résiste victorieusement aux terribles assauts de l'ennemi. Clemenceau tient à féliciter lui-même les troupes qui ont barré la route de Paris aux Allemands. Le président du conseil décore notamment le père Laurent de la croix de chevalier de la Légion d'honneur pour son dévouement et son courage pour sauver des blessés. Le Tigre qui, comme on le sait, n'était pas particulièrement versé dans la religion, lui donne l'accolade en disant : "Je vous prie de croire que c'est la première fois que j'embrasse un capucin". Ce à quoi le père Laurent répond : "Je vous prie de croire que c'est la première fois que je suis embrassé par le président du conseil".

Titulaire de la Croix de guerre et de la Légion d'honneur, le père Laurent, héros de 14-18, est nommé aumônier en Alsace en 1921 puis à Carcassonne en 1929, avant de rejoindre Royan en 1952.

Bénédiction de voitures

Longue barbe, robe de bure et cordelette autour de la taille, le père Martin Laurent ne passait pas inaperçu dans la cité balnéaire et notamment dans le Parc, où il avait participé activement à la construction de l'église Notre-Dame de l'Assomption. Un film amateur le montre maniant la scie pour débiter des arbres des-

CHARENTE-MARITIME

tinés à la charpente. Il n'était jamais à court d'idées pour récolter les fonds nécessaires à l'édification de l'église ; organisait des kermesses et bénédictions de voitures en pleine saison, ce qui a rapidement fait de lui un personnage incontournable.

Il est mort en 1962 et est inhumé dans l'église Notre-Dame du Parc. Sa tombe se trouve à droite, en entrant dans l'édifice.

11/11/2014 par Didier Piganeau.

**Un poilu cheminot
à carnet ouvert**

CHARENTE-MARITIME

Les faits peuvent sembler lointains. Ils le sont d'une certaine façon. Ils le deviennent beaucoup moins si cette période prend un visage, une écriture et mobilise un lieu bien connu.

L'expérience devient possible grâce aux six petites-filles d'André Trébuchet, qui livrent – un siècle plus tard – le carnet de mémoires de leur grand-père, un Poilu cheminot disparu le 10 octobre 1977. Le carnet, incomplet, a été précieusement conservé par leur mère et fille d'André Trébuchet, Simone Naud, qui fut conseillère municipale de l'ancien maire Michel Baron. "Ma mère serait contente qu'on rende cet hommage à son père", suppose Claudine Robin, la seule des six petites-filles d'André Trébuchet à vivre encore à Saintes.

Voici quelques extraits des 21 pages de ce carnet jauni :

"Il y avait presque cinq années que j'étais revenu à la vie civile quand, le 16 septembre 1914, malgré une affectation spéciale qui devait me maintenir en service au réseau des chemins de fer de l'État, je fus du nombre des cinq classes de cheminot mis à la disposition du ministre de la Défense par le directeur des Chemins de fer."

Le 28 juin 1913, André – fils d'Hélène Dutour et d'Auguste Trébuchet, restaurateurs au Panier fleuri, rue de la Comédie – avait épousé Alice Naud, une Saintaise.

Il écrit : "Ma petite fille était née. Elle était atteinte d'une très grave maladie appelée vulgairement la maladie bleue [...] C'est dans cette période d'inquiétude pour la vie de notre enfant que je quittais ma femme et mon foyer de Saint-Yzand-Soudiac pour rejoindre sans enthousiasme, comme on pense, mon dépôt mo-

CHARENTE-MARITIME

bilisateur du 6^e régiment d'infanterie de Saintes. En dehors de mes préoccupations familiales, il faut que je dise encore que mon appartenance au parti de Jean Jaurès me classait comme pacifiste, conséquence de mes idées socialistes. Je n'aimais pas la guerre, je la redoutais comme un épouvantable fléau contre l'Humanité."

"[...] C'est dans une telle disposition d'état d'esprit que je présentai au 6^e RI, caserne Taillebourg, à Saintes. Là, se regroupaient depuis peu d'autres cheminots comme moi, touchés par le décret élargi mais aussi de nombreux réservistes en attente de départ dans des formations de renfort à destination du front du combat [...] Habillé plus mal que bien, équipé pour l'exercice, je fus affecté et dirigé avec quelques autres sur le palais de justice, salle de la cour d'assise où logeait la 30^e compagnie de dépôt. Je pris contact avec les hommes de mon escouade qui se trouvaient étendus sur la paille jetée à même le sol. Presque tous des paysans de notre département, sauf deux ou trois Vendéens, des vieilles classes de réserve."

Deux paragraphes plus loin :

"En cette deuxième quinzaine de septembre, les esprits étaient plus calmes qu'aux premiers jours d'août. C'est que les nouvelles des premiers combats qui parvenaient dans les dépôts avaient bien refroidi l'ardeur guerrière des ignorants et même des inconscients qui, au début des hostilités et même de la mobilisation générale, criaient A Berlin !" dans une surexcitation chagrine qu'entretenaient des journaux sans scrupule."

Dans les pages suivantes de son carnet, André Trébuchet raconte les marches inutiles autour de Saintes, "sans objet de manœuvre", ni "entraînement au tir de fusil". Il note : "C'est avec ces éléments que fut composée l'unité de renfort des-

CHARENTE-MARITIME

tinée à aller combler une partie des pertes subies dans les rangs des 39^e et 44^e régiments d'infanterie au cours des deux combats de la retraite du nord puis de ceux qui firent suite à la grande bataille de la Marne."

La veille de son départ pour le front, André Trébuchet apprend la mort de sa petite fille, Germaine. Le 28 septembre, les hommes se réunissent devant le palais de justice. "Nous prîmes la direction de la caserne Taillebourg [...] Nous partîmes vers la gare des marchandises, accompagnés par de nombreux Saintais, des parents qui cachaient leurs peines par des encouragements et des sourires d'amitié."

Le convoi se dirige ensuite à Beillant, direction Angoulême puis Saint-Pierredes-Corps. Puis Les Aubrais-Orléans, Nogent-sur-Marne, Noisy-le-Sec, Villers-Cotterêts et enfin " le front des combats entre Compiègne et Soissons ". Le récit des combats par André Trébuchet est bref, saccadé. Les obus, le bruit infernal, le sang sur les murs, les abris, l'attente, les camarades morts, " projetés par les obus sur les arbres", Vic-sur-Aisne, Saint-Christophe. La peur ponctue chaque phrase. La dernière s'arrête, inachevée, à la page 21 du carnet.

Un éclat dans le bras

La suite appartient à la mémoire de la famille. Les descendants savent qu'il a été blessé à deux reprises en 1915, est devenu instructeur de jeunes recrues et qu'il a été démobilisé en février 1916. Claudine Robin se rappelle l'éclat d'obus que son grand-père avait gardé dans le bras. Ce corps étranger était devenu sien. Forcément, ça impressionnait les enfants. Claudine Robin et ses sœurs s'interrogent encore sur cette étrange cohabitation entre le pacifiste qu'André Trébuchet revendiquait être et son départ au front jusqu'à devenir instructeur.

CHARENTE-MARITIME

Le soldat Trébuchet était aussi un homme du combat syndical, tient-elle à souligner, rappelant ici qu'il avait participé à la grande grève des cheminots en 1920. André Trébuchet a également été un des fondateur de la Coop Atlantique. "Un homme qui a refusé la Légion d'honneur", termine sa petite fille, pleine d'admiration.

11/11/2014 par Séverine Joubert.

Les lettres du soldat Diduan



LOT-ET-GARONNE

La série commence à Albi, le vendredi 7 août 1914. Elle s'achèvera le mardi 4 octobre 1915. De la caserne Lapérouse à Albi (Tarn) au champ de bataille de Hans (Marne), le caporal Pierre-Rieul Diduan a adressé 79 lettres à sa famille.

Blessé le 9 octobre par un obus lors de l'offensive de Champagne, il décède le 12 octobre, en atteste son avis d'obsèques. Pierre-Rieul Diduan meurt au Champ d'Honneur.



Pourquoi s'intéresser à ce poilu ? Car ses lettres adressées sa famille ont valeur d'exemple. Son quotidien est morne, ennuyeux, douloureux, tragique. Ses frères d'armes tombent les uns après les autres. Chacun attend son tour. Le 12 octobre 1915, ce fut le sien...

LOT-ET-GARONNE

Albi le 26 Novembre 1914.

Chers parents.

Dans ta lettre tu ne me parle pas du vin est-il bon et la quantité. J'ai appris il y a une dizaine de jours par un camarade de Caléjon qui se trouve dans ma Co que sa femme lui a écrit que Gratiot était mort à l'hôpital de Calais est-ce vrai. Donne moi ne m'en parle pas il est inutile de cacher ces malheurs parce que au régiment on en apprend tous les jours. Donne moi quelques renseignements. Ma santé est excellente.

Je vous embrasse

P. Rieul

Au fil des 79 missives, les toutes premières écrites à la plume, les autres au crayon à papier, le mal du pays est pesant : "Que René (son petit frère : NDLR) soigne la récolte [...] N'oubliez pas l'ouillage du vin [...] Que René sulfate la pépinière s'il y a du mildiou [...] Il paraît qu'il a gelé le 5 à Casteljaloux et Lavardac [...] Dis-moi si le vin blanc a abondé et si le vin rouge est bon [...] Dans ta prochaine lettre tu me diras si vous avez fini avec le soutirage du vin [...] Quand est-ce que René passe son conseil de révision ? J'ose espérer que sa classe n'ira pas au feu ou bien ça irait très mal [...]"

Tu m'annonces que René a été ajourné je comprends que cela doit le contrarier mais qu'il se fasse une raison, il est jeune encore, se fortifiera..."

Si Pierre-Rieul Diduan demande régulièrement des nouvelles de ses amis d'enfance, ses copains du village et alentours, il parle de lui : "Ne vous faites pas de mauvais sang [...] Ne vous chagrinez pas, faites comme si j'accomplissais une période. Ma santé est excellente et suis bien d'appétit [...] La campagne sera très meurtrière [...] Je suis dans la tranchée en 1er ligne à une cinquantaine de mètres des tranchées allemandes [...] Nous avons passé nos quatre jours de repos dans les tranchées, on n'a pas pu s'approvisionner [...] Pour les permissions il faut 6 mois de front, et en ai que 4."

Photo de couverture : "Verdun : Troupes relevées après le premier choc",
le 26 février 1916. Source : Bibliothèque de Documentation Internationale
Contemporaine (BDIC) - Domaine Public.

Pour toute remarque concernant cet ouvrage, écrivez à
supplements@sudouest.fr.

Vous pouvez également contacter la Documentation du journal :
doc@sudouest.fr

Édité par la SA de presse et d'édition du Sud-Ouest (SAPESO),
société anonyme à conseil d'administration au capital de 268 400 €.

Siège social : 23 quai des Queyries, 33094 Bordeaux Cedex.
Tél. 05 35 31 31 31.

Président directeur général : Olivier Gerolami.
Directeur général délégué, directeur de la publication : Patrick Venries.

Réalisation : : Documentation du journal Sud Ouest
avec l'Agence de développement.

Numéro de commission paritaire : CPPAP 0612K.

Dépôt légal : à parution.